GABRIELLE BLANCHOUT

COMME UN CŒUR POSÉ SUR LA MER

ROMAN



POCHE CHARLESTON

GABRIELLE BLANCHOUT

COMME UN CŒUR POSÉ SUR LA MER

Après avoir enfin trouvé la force de quitter son partenaire violent, Hannah est licenciée de son travail et voit sa vie s'écrouler. Autant dire que cette petite annonce pour un poste de libraire sur l'île de Groix tombe à point nommé. Alors qu'elle n'a plus rien à perdre, Hannah quitte Paris pour le Morbihan et le ressac réconfortant de la mer. Auprès des chaleureux habitants de l'île, d'une patronne bienveillante et d'un marin au sourire tranquille, la jeune femme s'ouvre de nouveau au monde et aux autres. Mais le bleu de l'océan suffira-t-il à effacer ceux de son corps et de son âme ? D'autant que la menace de son passé plane toujours…

« Une histoire aussi douce qu'émouvante, qui met à l'honneur les paysages sauvages de la Bretagne, mais aussi les rencontres inattendues et ce qu'elles ont à nous offrir. »

Faustine, @1eredecouv

Gabrielle Blanchout a été journaliste et autrice de guides pratiques et touristiques pendant quinze ans avant de se lancer dans l'autoédition, où plusieurs de ses romans connaissent un beau succès. *Comme un cœur posé sur la mer*, son premier livre publié en maison d'édition, a été couronné par le prix Charleston Poche 2026. Elle vit en Bretagne, dans une petite maison remplie à ras bord de livres et d'enfants.

Texte intégral
ISBN : 978-2-38529-583-7
9 782385 295837
8,50 euros
Prix TTC France
Rayon :
Littérature française
FABRIQUÉ EN EUROPE
éditeur écoresponsable
POCHE CHARLESTON
www.editionscharleston.fr

Design et illustration : © David Pairé

COMME UN CŒUR POSÉ SUR LA MER

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-583-7
Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !
Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Gabrielle Blanchout

COMME UN CŒUR POSÉ SUR LA MER

Roman



À celui qui, lui aussi, me donne systématiquement
son tee-shirt pour m'essuyer quand j'oublie
ma serviette de plage...

CHAPITRE 1

Hannah tire tout doucement la porte de l'appartement. Elle ne doit surtout pas le réveiller. C'est déjà un miracle qu'elle ait réussi à réunir quelques affaires sans qu'il ait ouvert un œil et recommencé à gueuler. Elle tremble en descendant les escaliers sur la pointe des pieds. Ce n'est qu'une fois dans la rue, adossée à la lourde porte cochère de l'immeuble, qu'elle se rend compte qu'elle est en apnée depuis le clic de la gâchette, cinq étages plus haut.

Inspiration. Expiration. Un nuage de vapeur se forme autour de ses lèvres.

Inspiration. Expiration. Le jour se lève à peine sur la petite rue parisienne qu'elle connaît par cœur.

Inspiration. Expiration.

Hannah serre l'anse du petit sac de voyage dans sa main droite et repousse la solide porte en bois d'un mouvement de bassin qui lui donne, au moins physiquement, l'élan dont elle a besoin. Elle foule le trottoir à pas rapides, dressant dans sa tête la liste de ce qu'elle doit faire de toute urgence.

Un. Trouver un endroit où prendre le petit déjeuner avant d'aller travailler. Enfin, au moins un café, elle doute de pouvoir avaler autre chose.

Deux. Chercher un endroit où dormir ce soir. Elle allume son portable et déroule frénétiquement la liste de ses contacts.

Trois. Trouver des toilettes propres, avec un bon éclairage, pour réparer les dégâts de la veille.

Sa main se lève vers son visage et palpe les chairs tuméfiées. Elle grimace. Sans doute une pommette explosée et un œil en train de virer au violet. C'est douloureux, mais rien qu'elle ne sache dissimuler à l'aide de quelques coups de pinceau de maquillage.

Hannah se rend compte qu'elle continue de retenir sa respiration. *Peut-être que tu devrais ajouter un quatrième point, Hanoush, du genre « ne pas oublier de respirer » ?* Elle cale sa respiration sur le rythme de ses pas. Essaye de ne pas penser que c'est la dernière fois qu'elle fait ce trajet. Ne pas penser, juste respirer. Respirer l'odeur de Paris. Mélange de gaz d'échappement, de bitume, de poubelles et d'espoir. Cette odeur à laquelle on ne prête plus attention quand on y habite depuis longtemps. Cette odeur pourtant si caractéristique quand on ne vient pas de là. *Pourtant, rappelle-toi Hanoush, au début, tu t'en délectais.*

Au moment d'entrer dans le métro, elle sort ses lunettes de soleil de son sac à main et les enfile. Avant, elle détestait les gens qui portaient des lunettes de soleil quand il n'y avait pas de soleil. Mais, ça, c'était avant. Ces dernières années, elle s'est résignée à faire partie du club, s'est même prise d'affection pour les autres membres, avec lesquels elle a l'impression d'avoir développé une sorte de connivence. La confrérie de ceux qui ont quelque chose à cacher.

Heureusement, le premier métro est presque vide, et ceux qui s'y trouvent ne sont de toute façon pas en état de faire attention à sa pommette abîmée, que les larges lunettes noires ne cachent pas entièrement.

Hannah appuie sa tête contre la vitre et ferme les yeux. Ce qu'elle voudrait, c'est appeler la librairie où elle travaille pour dire qu'elle est malade et qu'elle ne viendra pas, mais elle a déjà cumulé beaucoup d'absences, ces derniers temps. Ce boulot, c'est tout ce qui lui reste. Et ce soir, il y a cette lecture dédicace qu'elle a organisée. Elle ne peut pas se défiler.

Respire, Hanoush. Non. Ne pense pas à ce qui s'est passé ce matin. Pas encore. Respire. Voilà. Hannah cale sa respiration sur les à-coups du métro cette fois, essaye de bloquer tout ce qui n'est pas son souffle.

Un instant, juste un instant, alors que le métro s'arrête gare Saint-Lazare, elle songe à l'appartement qu'elle partageait avec Louis, à ce qui se serait passé si elle ne s'était pas enfuie ce matin. Inspiration. Elle aurait attendu qu'il se réveille et parte travailler en faisant semblant de dormir. Expiration. Dès qu'il aurait quitté l'appartement, elle se serait levée pour laisser un message sur le répondeur de la librairie. Inspiration. Elle aurait lu et jeté à la poubelle le pauvre mot d'excuse qu'il n'aurait pas manqué de laisser sur la table. Expiration. Elle aurait soigné ses blessures, avant de tirer les rideaux et de se recoucher. Inspiration. Se serait obligée à ne penser à rien et à fermer les yeux jusqu'à ce que le sommeil vienne et la fasse disparaître dans un monde flou et cotonneux. Expiration.

Inspiration. Voilà ce qu'elle veut, finalement, c'est disparaître.

Expiration.

CHAPITRE 2

À défaut de pouvoir disparaître, Hannah cherche l'endroit où elle se fera le moins remarquer. Un établissement d'une grande chaîne américaine où elle ne met en général pas les pieds lui semble idéal pour se fondre dans la masse des accros à la caféine qui viennent prendre leur dose avant d'aller travailler. Elle ne prête pas attention à la musique enjouée diffusée dans l'établissement, encore moins aux odeurs de muffins et autres cookies qui attendent les gourmands. Elle voit à peine les autres clients, ceux qui n'ont pas l'œil abîmé ni toute leur vie dans un sac. Au milieu de leurs concoctions mousseuses et parfumées, elle détonne un peu, avec son café tout simple qu'elle va avaler à petites gorgées à la table la plus reculée qu'elle a pu trouver.

L'énormité de ce qu'elle vient d'accomplir ne lui est pas encore tombée dessus. Elle est juste focalisée sur son besoin de trouver un toit pour ce soir. Depuis toute petite, être sans domicile est l'une de ses plus grandes peurs. Vestige d'une enfance pleine d'amour,

mais passée à regarder ses parents compter les sous pour assurer le loyer du mois suivant.

Elle prend son téléphone et sursaute. Louis vient de lui envoyer un SMS. « Je t'aime. Pardon. Toi et moi, c'est à la vie à la mort, tu le sais ça ? » Elle ferme les yeux, appuie sur la touche « Supprimer », bloque son numéro et efface aussitôt ce message de sa mémoire. Elle est très forte pour ça. Très forte pour occulter les pans de sa vie qui ne lui conviennent pas. C'est l'une des nombreuses raisons pour lesquelles elle aime les livres. *Mais sans doute pas la plus maligne, n'est-ce pas, Hanoush ?* Pour cette sorte d'anesthésie générale qu'ils lui offrent quand les choses ne vont pas bien.

Elle occulte donc, avale une gorgée de café et passe sur l'application Répertoire, où elle évalue les amis susceptibles de l'accueillir. Ils ne sont pas légion. Même si elle vit à Paris depuis huit ans, elle a rencontré Louis très rapidement, et dès que c'est devenu un peu sérieux, il lui a été beaucoup plus compliqué de voir ses amis à l'extérieur. Mais Hannah est certaine que ceux qui restent sont solides et ne refuseront pas de l'accueillir pour quelques nuits, le temps qu'elle se retourne et fasse le point.

Après avoir envoyé une demi-douzaine de SMS, elle file vers les toilettes. L'odeur citronnée du détergent lui envahit aussitôt les narines. C'est aussi pour ça qu'elle a choisi cet établissement, elle espérait qu'à cette heure-là, les toilettes seraient à peu près propres. Le carrelage brillant, les grands miroirs, les éléments en chrome rutilants, tout semble vouloir lui renvoyer son image.

Elle choisit un lavabo, sort sa trousse de toilette, se lave les mains et dénoue le foulard autour de son cou. Puis elle se masse la nuque, retire ses lunettes et, enfin, relève la tête vers le miroir.

Elle souffle doucement et réalise que, encore une fois, elle a fait tout cela en apnée, ou presque. *Encore ? Il va vraiment falloir que tu réapprennes à respirer, Hanoush.*

Elle se détaille dans la glace. Des cheveux blonds qui encadrent souplement son visage étroit et pâle, des yeux bleus qui lui mangent une partie de la figure, des lèvres fines qui commencent à trembler légèrement sous un nez un tout petit peu trop long. Et, parmi ces traits qu'elle connaît par cœur, deux anomalies. Sur sa pommette fine, une étoile rouge est en train de naître. Autour de son œil gauche, une nuit noire se lève.

Des anomalies, c'est ça. Des erreurs qu'elle va gommer comme elle effaçait les fautes sur ses cahiers d'école. Elle sort un pinceau correcteur et commence à camoufler les marques les plus intenses. Enfin, les plus intenses des marques visibles. Pour les autres, les invisibles, elle ne sait pas encore comment faire, même si elle se doute bien qu'un coup de correcteur ne suffira pas. Elle passe ensuite aux traces plus fines, toujours celles de sa peau, beaucoup moins nombreuses que celles de son âme. Pour celles-là, elle espère que le temps suffira à les estomper. Elle étale le correcteur avec un deuxième pinceau, applique un fond de teint ultracouvrant et termine par une couche de poudre mate. Poudre de perlimpinpin, poudre d'escampette, poudre aux yeux, on n'y voit que du feu.

Elle se fixe un instant dans la glace. Une toile vierge, voilà ce dont elle aurait besoin dans sa vie. Pour l'instant, elle sort du fard, du mascara et un rouge à lèvres, et s'attelle à se donner un nouveau visage. Le visage d'une jeune femme qui, dans quelques minutes, va sortir dans la rue, son gobelet de café à la main, et démarrer le premier jour du reste de sa vie.

CHAPITRE 3

Comme tous les matins en entrant dans la librairie, Hannah se sent en sécurité. L'odeur des milliers de livres ; le silence ouaté ; les couvertures chargées de promesses étalées devant ses yeux ; le dos des livres que ses doigts caressent en passant. Petit rituel qui lui permet chaque jour de se glisser de l'autre côté du miroir, celui de ce métier qu'elle a toujours voulu exercer, ce métier qu'elle aime malgré sa réalité quotidienne plus dure qu'il n'y paraît.

Ce matin, pourtant, un grain de sable vient enrayer la machine. En cherchant un endroit où cacher son sac, elle se met à trembler. *Et tu oublies encore de respirer, Hanoush !* L'énormité de ce qu'elle vient d'accomplir fait petit à petit son chemin. Elle l'a quitté. Elle l'a vraiment quitté. Au travail, personne ne sait ce qu'elle vit. La librairie, c'est sa bulle, son refuge, un endroit où elle n'est pas Hannah la pauvre fille qui se fait tabasser par son mec, mais Hannah la libraire aux avis assurés, celle dont certains clients recherchent même les conseils.

Elle entend la porte s'ouvrir et fourre rapidement son sac dans un carton à moitié vide. Elle a juste le temps de se retourner pour saluer Sabrina, sa collègue, presque son amie. Presque.

— Ouf ! T'es là, lance Sabrina avec un sourire soulagé. Je ne te raconte pas comment ça l'a énervé que tu ne viennes pas travailler samedi. Et puis tu n'as pas répondu à mes textos ce week-end. Ça va ? T'as une sale tête. On ne me la fait pas à moi, le maquillage à la truelle, c'est mauvais signe. T'es enceinte ?

En même temps qu'elle enchaîne remarques et questions, comme à son habitude, Sabrina accroche ses affaires, enclenche la bouilloire posée dans un coin pour chauffer l'eau pour le thé et commence à déballer les cartons de livres qui attendent d'être mis en rayon. Hannah s'est figée. Ses mains serrées sur son ventre.

— Ça va. (*À part que mon mec me bat, que je me suis enfuie ce matin, que, du coup, je n'ai plus d'appartement et que je ne sais plus comment respirer, non vraiment, tout va bien, je t'assure. C'est ça que tu veux dire, Hanoush ?*) Ça va.

Sabrina s'arrête un instant, la regarde et soupire. Elle verse l'eau dans deux tasses de thé et lui en tend une.

— En tout cas, je te conseille de faire profil bas aujourd'hui. Comme il a rendez-vous avec son comptable ce matin, il va sûrement être d'une humeur de chien pour le reste de la journée. Déjà que tu n'es pas dans ses petits papiers...

Hannah hoche la tête en regardant sa tasse fumer. Elle ne tremble plus, mais elle se sent fatiguée, de cette fatigue qui englue chaque geste, chaque pensée.

— Tu es sûre que ça va ? s'inquiète une nouvelle fois Sabrina.

— Ça va aller, assure Hannah, sous le regard dubitatif de sa collègue.

Ça va aller. Ça va aller. Ça va aller. Elle se répète ces trois mots, comme un mantra, toute la matinée.

Ça. Elle aide sa collègue pour les mises en rayon.

Va. En vitrine, elle dresse une pile du dernier Goncourt, qu'un client sur deux va sûrement lui demander aujourd'hui.

Aller. Elle fait tomber la pile qu'elle vient tout juste de terminer au moment où Simon, son boss, entre dans la librairie en claquant la porte.

— Salut, Sabrina, grogne-t-il. Tiens, mademoiselle Hannah a décidé de venir travailler aujourd'hui. Fort aimable.

Il est complètement bourré. Sa voix est pâteuse et son expression agressive. Le rendez-vous chez le comptable a dû mal se passer.

Sentant la panique monter, Hannah s'oblige de nouveau à respirer calmement.

Ça va aller. Ça va aller. Ça va aller. Les mains tremblantes, elle recommence à dresser sa pile.

Toute la fin de la matinée et pendant l'heure du déjeuner, où les employés des bureaux alentour viennent chercher de quoi s'échapper de leur métro, boulot, dodo, Hannah met un point d'honneur à jouer le rôle de la libraire modèle. Elle arrange et réarrange les livres sur les grandes étagères blanches qui tapissent tous les murs et sur les tables qui occupent le reste de l'espace. Elle répond aux clients avec patience, même aux plus désagréables, même à ceux qui mériteraient qu'on leur balance les livres à la figure.

Elle reste calme dans le silence ouaté des millions de pages qui l'entourent, même si elle a envie de hurler.

Au retour de sa pause-déjeuner – un sandwich avalé, assise sur un banc, en regardant les pigeons –, Simon l'interpelle.

— Où sont les livres de Médéric Miriez pour la lecture dédicace de ce soir ?

Hannah sent la terre s'ouvrir sous ses pieds. Non. Elle n'a pas pu oublier, quand même. Elle se repasse en accéléré le film de la semaine dernière. À aucun moment elle ne se voit passer la commande pour cette rencontre qu'elle a pourtant elle-même organisée.

— Ne me dis pas que tu as oublié ? dit Simon, d'une voix étrangement calme.

— Je suis désolée, Simon, je...

— Ne me dis pas que tu as oublié ? répète-t-il sur le même ton, plus inquiétant chez lui que s'il avait hurlé.

— Écoute, je vais trouver une solution, je vais appeler Médéric Miriez, il a l'air sympa, il comprendra et on va reporter la...

— Dehors ! hurle-t-il enfin, faisant sursauter les quelques clients présents à cette heure-là. Dehors ! Je ne veux plus te voir. Tu prends tes affaires et tu dégages. Tu es virée, pas la peine de revenir pour faire ton préavis. Tu recevras chez toi toute la paperasse nécessaire.

Ça va aller. Ça va aller. Ça va aller.

Tremblante, Hannah va chercher ses affaires dans la remise, récupère son sac de voyage dans le carton à moitié vide et sort sans même regarder Sabrina qui, choquée, n'a que le temps de lui faire signe de l'appeler.

Ça va aller. Ça va aller. Ça va aller.

Tu sais que c'est la deuxième fois de la journée que tu te retrouves dans la rue à une heure où tu ne devrais pas y être, Hanoush ?

Ça ne va pas aller du tout, en fait.

CHAPITRE 4

Serrant son sac contre elle, Hannah erre dans les rues du quartier. Elle déambule sans regarder les vitrines ni les passants. Les observer est l'un de ses passe-temps favoris. Elle ignore les nouveaux carnets exposés dans la devanture d'une papeterie et leur promesse d'une vie à planifier. Elle n'admire même pas les jolis vêtements dans sa boutique vintage préférée. Pourtant, ils lui seraient bien utiles, maintenant qu'elle a abandonné quasiment toute sa garde-robe derrière elle. Elle détourne les yeux des explosions de joie fleuries et colorées qui s'étalent dans les seaux en zinc devant chez la fleuriste. Elle qui aime tant observer les autres, elle les croise sans les voir et manque toutes ces saynètes qui, d'habitude, égayent son quotidien : la petite fille qui pleure parce qu'elle a laissé tomber sa gaufre, vite consolée par sa mère et la promesse d'une deuxième friandise ; l'air exaspéré du garçon de café face à deux copines qui papotent tellement qu'elles en ont oublié de faire leur choix ; les touristes qui prennent en photo la vitrine de la pâtisserie où se dresse une pyramide

de macarons multicolores. Et lorsqu'elle aperçoit cette femme qui fait la manche devant le *Franprix*, celle à laquelle elle donne régulièrement quelques pièces, elle détourne la tête et accélère le pas.

En pilote automatique, elle arrive au parc où elle a si souvent déjeuné. Elle se pose sur son banc, toujours le même. Et, dans le square désert à cette heure-là, assise légèrement en retrait, cachée par la végétation qui vire lentement au doré, elle se met à pleurer. Quelques larmes, silencieuses d'abord, qui coulent, sans qu'elle cherche à les essuyer jusque dans son cou, puis de gros sanglots, des sanglots d'enfant, de ceux qui nous saisissent et nous vident, nous laissant exténués et à bout de souffle.

Elle pleure la perte de son travail. Rien d'autre. Comme dans les sous-marins, elle compartimente. Si elle laisse l'eau entrer partout, elle risque de couler. Et l'énormité de ce qu'elle a fait ce matin en partant de chez elle – en quittant cet enfer domestique qui restait, en dépit de tout, son enfer domestique à elle, la bulle de son quotidien – lui apparaît telle qu'elle ne peut pour l'instant tout simplement pas y penser. Mais son travail, son travail pour lequel elle a bossé si dur, elle, la fille d'ouvriers de province, son poste dans une librairie parisienne pour lequel elle n'a ménagé ni sa peine ni son dos, ça, elle peut le pleurer.

Soudain, un paquet de mouchoirs s'agite sous ses yeux, tenu par une main un peu crasseuse. Au bout de cette main, un SDF la regarde, l'air désolé.

— Prends, on dirait bien que t'en as plus besoin que moi...

Elle relève la tête, prend les mouchoirs et tente un sourire à travers ses larmes. Elle essaye de parler, mais sa voix est complètement bloquée. Le temps qu'elle la

retrouve, il s'est déjà éloigné, traînant son Caddie à carreaux et ses sacs en plastique.

Ses yeux vont du paquet de mouchoirs à la silhouette de l'homme parti s'installer sur un banc un peu plus loin. Elle le regarde sortir ce qui ressemble à un oreiller et une couverture pour se bricoler un lit de fortune sur lequel il s'allonge. Saisie d'un frisson, elle se mouche puis dégaine son téléphone pour vérifier si elle a reçu des réponses à ses demandes d'hébergement pour ce soir.

« Pas possible, mes beaux-parents sont là. Ils repartent dans cinq jours. On se voit après ? Tout va bien ? » a répondu Mariette, sa colocataire durant ses deux premières années à Paris.

« Je fais des travaux chez moi, c'est le bazar. Mieux vaut que tu dormes ailleurs ! Biz », a écrit Charlotte, sa collègue d'avant Sabrina.

« Toujours vivante ? Ça fait tellement longtemps que j'ai pas eu de tes nouvelles que je me posais des questions. Pas possible de t'accueillir, *sorry* », a envoyé Cécile, son ancienne copine de lycée, retrouvée à Paris et avec qui Hannah était beaucoup sortie à son arrivée dans la capitale.

Deux de ses « amis » n'ont même pas pris la peine de lui répondre, mais elle peut voir qu'ils ont pourtant lu son message. Quant au dernier, Richard, rencontré lors de sa formation de libraire, il a juste envoyé : « Qui êtes-vous ? Je pense qu'il doit y avoir une erreur de destinataire. »

En lisant ces réponses les unes après les autres, Hannah est tentée de se remettre à pleurer. Mais elle sait que si elle recommence, elle ne pourra plus s'arrêter. Elle n'en veut même pas à ses amis. Comment pourraient-ils deviner l'urgence dans laquelle elle se trouve ? Elle leur a toujours

caché ce qu'elle vivait à la maison. Tout ce qu'eux doivent voir, c'est le fait qu'elle les ait contactés pour leur demander un service, alors qu'ils n'ont pas eu de ses nouvelles depuis plusieurs mois, voire – pour certains – plusieurs années. Les rares fois où elle avait pu passer un peu de temps avec eux, depuis qu'elle était avec Louis, elle avait éprouvé tant de plaisir et de liberté qu'elle n'avait pas voulu tout gâcher avec ses histoires. Et puis elle craignait que leur regard sur elle ne change. Elle tenait plus que tout à rester la Hannah qu'ils avaient toujours connue et pas un potentiel numéro sur la liste d'un décompte macabre.

Elle ravale ses larmes et envoie un message à Sabrina : « Est-ce que je peux dormir chez toi ce soir ? » Puis elle réunit ses affaires, se lève et se dirige vers le banc où l'homme fait sa sieste. Grâce à son geste de bonté, elle sait qu'elle est prête à tout pour ne pas finir à la rue. Elle dépose le paquet de mouchoirs entamé à côté de lui et ajuste la couverture sur ses épaules avant de se remettre en route. Elle a à peine le temps de parcourir une centaine de mètres que la réponse de Sabrina fuse déjà : « Bien sûr ! On se rejoint au métro après la fermeture ? Simon cuve son vin dans l'arrière-boutique. Peut-être que, quand il se réveillera, il aura changé d'avis ? Tu tiens le coup ? À tout à l'heure ! » Hannah pousse un long soupir de soulagement.

Elle s'installe à la brasserie en face de la bouche d'entrée du métro et commande un thé. De là, elle est sûre de voir Sabrina sortir de la librairie et pourra la rejoindre en quelques pas. Puis elle extrait un carnet de son sac et se met à dresser une liste de choses à faire :

1. Trouver un travail.
2. Acheter quelques vêtements (ce matin, elle a juste fourré dans son sac ce qui lui tombait sous la main).

3. Trouver un logement – peut-être une coloc, ce sera moins cher.

4. Enregistrer son changement d'adresse.

5. Appeler maman.

Elle souligne l'avant-dernier point. Il faut qu'elle le coche au plus vite si elle veut pouvoir récupérer son solde de tout compte et s'assurer qu'il n'atterrisse pas entre les mains de Louis. Heureusement, il a toujours considéré son travail comme négligeable, un peu d'argent de poche dont il ne se souciait pas, lui, le trader aux dents longues, et dont elle pouvait bien faire ce qu'elle voulait. Sur ce plan-là, son mépris l'a, pour une fois, protégée. Elle est restée maîtresse de ses finances. Cela lui permet, aujourd'hui, d'envisager les semaines à venir avec un tout petit peu plus de calme.

En se relisant, elle hésite à rayer le dernier point. Sa mère n'est au courant de rien. Elle pense que sa fille mène la belle vie à Paris. Hannah ne lui a jamais rien raconté pour ne pas l'inquiéter. *Dis donc, Hanoush, tu ne crois pas qu'il serait temps que tu arrêtes de te couper des gens qui t'aiment et que tu aimes ?*

Elle le laisse pour l'instant.

CHAPITRE 5

Soudain, Hannah aperçoit Sabrina qui sort de la librairie. Elle remballe son carnet, remet ses lunettes noires, paye sa consommation et court la rejoindre au métro. Il ne manquerait plus qu'elle parte sans elle.

Mais Sabrina s'est arrêtée en haut des escaliers et la cherche d'un air inquiet dans la foule compacte et pressée. Hannah s'approche d'elle et lui tapote l'épaule. Après qu'Hannah a momentanément endigué le barrage habituel de ses questions, elles descendent les escaliers pour prendre le métro, puis le RER. Lorsqu'elles arrivent au dixième étage d'une tour de banlieue semblable à toutes celles du quartier, Sabrina se dirige vers une porte ornée de quelques décorations de Halloween précoces, d'où s'échappe une bonne odeur de plat mitonné.

Elles entrent dans l'appartement encombré et joyeusement bariolé. Des dessins d'enfant sont accrochés au dos de la porte d'entrée, des cartables et des chaussures traînent par terre, un blouson s'est décroché

du portemanteau surchargé. Sabrina le ramasse puis accroche le sien et fait signe à Hannah de faire de même. Elles se dirigent vers la cuisine, où un géant sanglé dans un petit tablier à fleurs touille quelque chose qui bouillonne dans un grand faitout.

— Hannah, je te présente Samir, mon mari.

— Bienvenue, Hannah, répond Samir en se tournant vers elle avec un grand sourire. Les enfants ! Venez dire bonjour à l'amie de maman !

Deux petites tornades aux longues boucles brunes, vêtues de pyjamas assortis, déboulent dans la cuisine. Leur frère, grand préado au pas traînant, suit non loin derrière. Les filles s'arrêtent devant Hannah, intimidées.

— Maman, pourquoi la dame elle a des lunettes de soleil ? C'est parce que c'est une star ? questionne la plus petite.

Sa sœur la pousse du coude.

— Ben quoi ? Je demande juste !

Hannah s'agenouille devant elles. Elle tend une main vers les boucles soyeuses, comme pour les caresser, avant d'arrêter son geste.

— Je m'appelle Hannah. Je ne suis pas du tout une star, juste une collègue de ta maman. Si je garde mes lunettes, c'est parce que j'ai un affreux mal de tête et que la lumière me fait encore plus mal.

La petite hoche la tête et tend une main vers ses cheveux blonds.

— Ben moi, je trouve que tu ressembles à une star.

— Allez, ça suffit, laisse Hannah tranquille, intervient Sabrina. Hannah, cette petite pipelette-là, c'est Mariem, et ma grande fille sage derrière, c'est Lila.

Les filles embrassent Hannah puis repartent comme elles sont venues, dans une joyeuse course bruyante.

— Et lui, c'est Kader. Tu dis bonjour, Kader ?

Le grand dadais émet un grognement pouvant à peu près passer pour un bonjour.

— Pourquoi est-ce que je dois laisser ma chambre pour elle ?

— Kader, ça ne se fait pas de dire ça devant son invitée, gronde Samir.

— C'est pas mon invitée...

— Je peux très bien dormir sur le canapé, proteste Hannah, gênée.

— Tu vois ! Elle dit que ça la dérange pas !

— Ça suffit, maintenant ! coupe Sabrina. Kader, tu dis bonjour à Hannah, tu t'excuses et tu lui expliques que tu es ravi de lui laisser ta chambre.

Kader grommelle quelque chose d'approchant et s'éclipse mollement.

— Il était si mignon, quand il était petit...

— Tu as la mémoire courte, ma chérie, s'amuse Samir. Ne t'inquiète pas, ça va lui passer, et je te parie que ça va bien rigoler dans leur chambre, ce soir. Allez, va montrer sa chambre à Hannah. Le lit est prêt, j'ai changé les draps avant de commencer à cuisiner.

— Arrête de faire ta pub de mari parfait, plaisante Sabrina en lui plantant tout de même un baiser sur la joue.

Hannah sent sa gorge se serrer devant le sourire plein de tendresse qu'ils échangent.

Sabrina entraîne ensuite Hannah dans le couloir. Les murs sont couverts de photos des enfants : clichés scolaires depuis la maternelle, photos de vacances, des grands événements de leur vie... Toute une vie qui défile sur quelques mètres. Si loin de la sienne. Sabrina montre la salle de bains à Hannah ainsi que la chambre parentale, puis celle des filles et, enfin, celle de Kader.

— Voilà, c'est chez toi !

— Sabrina, je ne sais pas quoi dire, c'est vraiment...

— Chut, ne dis rien. Tu me connais, je parle beaucoup, mais ça ne veut pas dire que je ne suis pas observatrice. Et toi, je sais que tu n'aimes pas trop parler. Alors prends ton temps, et, si tu as besoin, je suis là. Enfin, plus exactement, et pour le quart d'heure qui vient, je suis dans le salon où je t'attends pour l'apéro, finit-elle en rigolant.

Hannah la serre dans ses bras, et Sabrina, surprise, l'étreint en retour, avant de refermer la porte de la chambre.

Hannah observe le lit simple avec sa couette Olympique de Marseille. Les posters des joueurs de foot, les coupes sportives alignées sur les étagères... Elle repense un instant avec nostalgie à son appartement douillet. C'est Louis qui en est le propriétaire, mais il l'a laissée refaire toute la déco, dans la limite de ce qu'il jugeait convenable, bien entendu. Leur chambre, notamment, était un havre de douceur, un petit cocon blanc et douillet. Enfin, sur le papier. Elle balaye cette image de son esprit et sort ses affaires de son sac. Elle essaye de se composer une tenue à la fois confortable et pas trop moche, mais le choix s'avère limité : un short en jean, une paire de talons hauts, deux vieux tee-shirts... Elle s'en veut un peu de n'avoir pas réfléchi et prévu ce dont elle aurait besoin. *Mais, Hanoush, tu sais bien que si tu avais essayé de préparer ton départ, tu n'aurais sans doute pas eu le courage de partir, le moment venu.*

Elle secoue la tête. Elle ne veut pas penser à tout ça. Elle attrape ses vêtements et sa trousse de toilette, avant de se diriger vers la salle de bains pour se changer et refaire son maquillage. Elle ne peut pas manger avec ses lunettes de soleil, quand même.